

Moebius

Monodie de l'artiste : Principe de dé-cadence

Karoline Georges

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14335ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2005). Monodie de l'artiste : Principe de dé-cadence. *Moebius*, (105), 113–121.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

KAROLINE GEORGES

monodie de l'artiste (principe de dé-cadence)

- **l'artiste**
en position fœtale, elle oscille sur elle-même
- **le producteur**
très tendu, costume cintré, voix tranchante, il a la Foi
- **le petit ami de l'artiste**
un joli garçon ; il aime rire et jouir
- **le critique**
il humecte constamment ses lèvres avant de parler, avec une salive luisante qui provoque des effets sonores d'amplification
- **l'attaché de presse**
il n'est pas vraiment présent, quelque peu lunatique, dispersé
- **un deuxième petit ami de l'artiste**
semblable au premier, on peut d'ailleurs les interchanger sans entraver le cours du récit
- **la mère de l'artiste**
une femme à l'humeur indéterminée par un regard sans cesse fuyant ; elle apparaît seulement au troisième temps, en quatrième vitesse

L'artiste est inerte, depuis des mois.

Elle n'est pas souffrante. Elle n'a aucune envie. Elle ne dit rien.

Au début, on s'explique aisément la situation : l'artiste a créé ; elle se repose. Mais très vite on s'inquiète, car l'artiste est reconnue. Son Œuvre est attendue. On lui répète nuit et jour à quel point on souhaite jouir de son talent.

Et tandis que l'artiste fixe le vide sans ciller, autour d'elle on s'agite.

PREMIER TEMPS

Environnement flou, sans objets ou paysage apparents. L'action se concentre au niveau verbal, voire intellectuel, même si, parfois, on perçoit des fragments de visages et quelques expressions émotives plus ou moins adaptées aux propos, étant donné le capital de fourberie, de duplicité, de cruauté non assumée et/ou de pulsions sexuelles déviantes qui sous-tendent les motivations de chacun. Toutefois, il est suggéré de formater l'imaginaire en mode macro pour percevoir la qualité impressionniste (au sens pictural) des portraits présentés.

Noir.

Prélude musical : frémissement d'un électron, qui change d'orbite, s'approchant du noyau de l'atome.

le producteur : *Ce sera encore long, d'après vous ?*

le petit ami de l'artiste : *Comment savoir ? Avec toutes les idées qui lui traversent l'esprit.*

le critique : *Elle n'en retient aucune, vous avez remarqué ?*

l'attaché de presse : *C'est affolant.*

l'artiste (irritée) : *Vous parlez beaucoup trop. Jamais je ne pourrai me concentrer.*

le producteur : *Il faut retenir une idée, une seule, et la développer, jusqu'au bout.*

le critique (en s'approchant très près de l'artiste) : *Procède par élimination. C'est là que le vrai travail commence. Avoir la capacité de juger. Le jugement, c'est le noyau de l'intelligence, et l'intelligence, c'est l'exercice suprême de la conscience,*

et la conscience s'avère la preuve ultime de l'existence et l'art consiste justement à exprimer cette existence, il faut donc que tu démontres ta capacité de jugement à rendre intelligible ta manière de comprendre ton existence par la création.

l'attaché de presse : *Tu nous inquiètes vraiment avec toutes ces idées qui dérapent. On ne sait plus quoi penser.*

le petit ami (s'écoutant parler) : *Vous exagérez. Tous. Pierre qui roule n'amasse pas mousse, donc tout vient à point à qui sait attendre. Rien ne sert alors de précipiter les choses.*

le critique (grimaçant de condescendance aux propos futiles et de très mauvais goût du petit ami, juge-t-il d'un bruit de gorge) : *Au contraire ! Tout est là. L'artiste, son potentiel, nous. C'est le momentum.*

le producteur (suave, les yeux ronds comme ceux d'un python réticulé) : *Une seule et unique idée. Laisse-la simplement sortir de ta bouche. Nous aviserons pour la suite des événements.*

l'artiste (exténuée) : *Je ne vois pas comment. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je ne sais plus rien.*

Malheur à nous ! pense-t-on en canon. Un grondement monte des profondeurs de l'inconscient collectif. Toute la scène tremble, la lumière vacille. Comment l'artiste peut-elle être affligée d'une telle disgrâce ? L'assemblée gémit, expression généralisée de catastrophe. On encercle ensuite l'ignominieuse, qui ne bouge pas. On patiente encore un peu, au cas où. Bientôt on lance un léger coup de pied dans le flanc de l'artiste, puis un autre, plus assumé, au niveau du cœur, en tentative de. En vain. On chuchote, on murmure, on sanglote ; l'attaché de presse contacte autrui, pour relater la situation, et parfois l'artiste intervient et rectifie :

Je ne sais pas pourquoi je ne sais pas, il n'y a rien, aucune explication.

Quelque chose ne tourne pas rond, s'exclame-t-on alors en chœur, quelque chose de bien étrange ! Analysons l'état des lieux, observons, détaillons, décortiquons en grille bien

structurée l'exacte situation, constatons qu'il n'y a que nous qui patientions, à ne rien faire, à ne pas évoluer pendant ce temps, car la culture c'est notre levain, nous sommes le pain à lever, la pâte à pétrir sous l'expertise de l'artiste, et sans art, point de raffinement de l'âme, alors nous déperirons tous, ici même, enveloppes futiles vidées de leur Feu Sacré, voilà toute la portée du non-événement, s'imagine du coup l'artiste, mais la réalité s'avère bien plus complexe : au nœud des démêlés, on ne s'entend pas sur le lexique à employer pour organiser les plaidoyers des victimes privées de leur source de fébrilité, on ne convient pas non plus de l'angle de dépréciation à adopter, et le vacarme s'amplifie, jusqu'à ce que le producteur hurle de joie.

le producteur : *J'ai peut-être trouvé une solution ! Dis-moi ma très chère, mon unique, qu'est-ce que tu vois quand tu regardes le ciel ?*

l'artiste (imaginant le ciel) : *Des étoiles. Et de l'obscurité.*

Plan panoramique au ralenti révélant l'assemblée, l'affaissement des corps déçus par l'absence de substance offerte, les gestes harassés contestant la sécheresse de la réaction, et l'artiste fixant l'objectif à atteindre, regard éventré d'un désespoir incoercible. Mélodie chinoise, aussi, en arrière-fond, avec petite voix nasillarde qui semble narguer chacun.

DEUXIÈME TEMPS

Un faisceau de lumière apparaît. L'artiste se glisse dessous. Elle dévoile son être esseulé, marqué de replis sur soi, strié de lacerations rouges dessinant un désœuvrement morbide. Autour, on s'excite. *Enfin l'artiste daigne s'exprimer !*

l'artiste (d'une voix perdue entre ses propres inflexions dissonées) : *Parlez-moi de moi !*

Un gémissement perce la masse compacte de l'assemblée. *L'artiste n'a rien à offrir !* vocifère-t-on d'une voix si blanche qu'on croirait entendre l'écho fantomatique des

civilisations antérieures, des générations d'assemblées écrasées en strates les unes contre les autres, mortes d'ennui, à patienter impuissantes et mornes à l'autel de l'Art, à s'offrir en sacrifice aux chevets d'artistes désincarnés suspendus au-dessus de l'abîme. *L'artiste veut recevoir ! hurle-t-on encore, nous sommes donc perdus, car nous n'avons rien à offrir non plus, que notre attention parfois et encore faut-il que l'œuvre présente quelque intérêt ! L'imminence du pire se profile !* Et l'assemblée entière s'effondre en larmes continues. Mais bientôt quelqu'un se lève et s'approche de l'artiste, prudemment.

le deuxième petit ami (doux, très doux) : *Nous avons déjà tenté d'exprimer notre point de vue, bien souvent. Mais tu ne veux rien entendre. Tu répètes que nous ne pouvons pas te comprendre. Qu'on ne reconnaît que ce que l'on connaît et qu'on ne te connaît pas parce que tu refuses de te définir une fois pour toutes.*

l'artiste : *Tu te trompes. Vous vous trompez tous ! Je veux tout savoir de moi ! Votre point de vue, les milliards d'autres points de vue, la somme de ma valeur, ma résonance au monde, ma présence d'être, tout tout tout !*

Alors, après concertation en caucus, après quelques rires machiavéliques et reniflements porcins, l'assemblée s'aligne et se prête au jeu.

l'attaché de presse (avec humour) : *Ton ego écrase tout le reste de ta personnalité.*

le producteur (en riant) : *Ta posture artistique est prétentieuse jusqu'à l'abstraction.*

le petit ami (rigole aussi, mais le cœur n'y est pas) : *Pour te paraphraser : ta conscience s'ébroue dans un marécage de visières putrescents qui frémissent d'angoisse à ne point susciter suffisamment de pulsions suicidaires.*

le deuxième petit ami (déterminé à bien articuler son propos, avec théâtralité) : *Et pour te paraphraser davantage : tu cultives un désarroi d'un pathétisme douteux qui témoigne peut-être d'un narcissisme démoniaque qui ne réussit pas à*

exprimer convenablement sa haine originelle contre l'existence en Soi.

l'artiste (subitement hystérique) : *J'en veux plus ! Beaucoup plus ! Disséquez-moi ! Soyez un soleil miroitant pour ma conscience obscurcie ! Une lumière qui traverse chaque strate de ma constitution !*

le producteur (à bout de souffle) : *Tu ne le supporterais pas. C'est du suicide.*

le critique (exaspéré) : *Allons ! Si elle croit que son processus de conscientisation nécessite une révélation honnête, pourquoi pas ? (et avec un sérieux indiscutable, sans plus mesurer la portée de ses paroles) Personne ne représente mieux la décadence contemporaine. Tu cries si fort ta souffrance d'être au monde qu'on souhaite te lapider sur la place publique pour te punir de nous faire subir ton désespoir, ou t'abattre pour te faire taire, mais ce serait mettre fin trop rapidement à tes souffrances, car, avouons-le, nous jouissons de te savoir davantage démunie que nous ne le sommes, ça relativise l'importance de notre propre souffrance. Tu es à ce point capricieuse, haïssable et extravagante que ça provoque un malaise généralisé exceptionnel. Il est là tout ton talent : réussir à mobiliser autant de gens pour gérer la haine collective que tu suscites. Et ton public adore te détester ! En vérité, on attend chaque fois ta prochaine œuvre avec la même impatience pour te cracher au visage nos injures, pour te piétiner et t'humilier jusqu'à ce que tu te décides à vraiment te suicider !*

Moment de stupeur. Puis tout le monde applaudit, à tout rompre, en rigolant. *Enfin !* pense chacun, *un peu de piquant dans cette situation d'une stagnation insoutenable !* Le producteur semble ému au-delà de la convenance. Les deux petits amis sifflent leur appréciation et décident d'arroser la scène d'un alcool bien sec et froid. L'attaché de presse contacte les médias et ne tarit pas d'éloges quant à l'audace du critique. Tous s'entraînent dans une cascade d'applaudissements emportés.

Tous, sauf l'artiste, qui réfléchit. Encore.

L'artiste (pour elle-même, car personne n'entend ce qu'elle dit en raison du vacarme généré par les applaudissements) : *Si je suis à ce point capricieuse, haïssable et extravagante, c'est que je suis forcément médiocre, malsaine, incohérente, donc inconséquente, alors je ne mérite pas d'exister, alors je suis une plaie, une béance, un trou noir qui s'avale lui-même. Non, je suis morte. Non, pire, je n'ai jamais vraiment existé. Toute cette scène est une illusion de mon imaginaire. Et mon imaginaire n'est qu'un rayonnement fossile, l'ultime trace d'une tentative d'existence avortée avant même sa manifestation. Je suis une particule d'anti-matière qui tente de faire semblant de mourir, alors que je n'ai même pas vécu. Non. Non non non. Je n'existe pas. Voilà. Je n'existe pas.*

Et l'assemblée s'agite, s'asperge d'alcool, se gargarise de l'écho des propos décapants du critique, qui se répète, en rajoute, et le producteur propose de mettre en scène l'événement, de s'intéresser exclusivement aux humeurs du critique, il y a là un je-ne-sais-quoi à exploiter, tout le monde s'entendra sur ce point, c'est l'évidence.

Et l'artiste se recroqueville davantage, réduit sa présence à un minuscule point noir.

TROISIÈME TEMPS

Un peu plus tard. L'assemblée gît, inconsciente. Des relents d'alcool flottent dans l'atmosphère. L'artiste ne fait toujours rien. Sa mère s'approche.

L'artiste : *Maman ?*

la mère : *Fille.*

L'artiste : *Je ne t'attendais pas.*

la mère : *Moi non plus. J'ai bien autre chose à faire. D'ailleurs, je suis tellement occupée que je cours partout. Donc je passais par là, puis par ici. Quelqu'un m'a parlé de toi, ce matin. Ou hier. Un vieil ami, apparemment. Il s'inquiétait. On raconte que tu n'existes presque plus.*

L'artiste : *Qu'est-ce que l'existence, dis-moi mère de ma chair ?*

la mère : *Voilà la vraie question, je te l'accorde. Encore faudrait-il réfléchir davantage à nos devenirs respectifs. Toi et ta stagnation, moi qui me décompose avec la même obstination. Il faut vraiment réfléchir à tout ça.*

l'artiste : *Je ne fais que cela, maman, réfléchir. Je suis le reflet de ma propre réflexion, ne trouves-tu point ?*

la mère : *Oui, c'est exact. Te revoilà insignifiante au-delà de l'entendement. Tu m'en vois rassurée. Je te retrouve semblable à chaque fois, chair obscure de ma chair flétrie. Tu es d'une beauté exotique, un fruit incommestible qu'il faut savoir observer, pendu à son arbre jusqu'à sa pleine maturation, et qui finira par pourrir, et tomber, et s'effondrer, sans rien d'autre à offrir que sa chute, avec une telle humilité. (avec un geste pathétique de la main, portée au front) Ma toute petite de rien. Mes vieux nerfs ne peuvent pas endurer ça. C'est trop pénible.*

Et la mère s'enfuit.

QUATRIÈME TEMPS

Il n'y a plus rien. Ni assemblée, ni attente. Que l'artiste. Isolée. Enfin le silence, pense-t-elle. Enfin presque. Car l'oreille interne de l'esseulée capte aussitôt quelque chose. Dans l'absolue désolation de sa situation, un bruit. Un martèlement. Incessant. Un rythme constant. Imperturbable. Aliénant.

l'artiste (agressée, répugnée jusqu'à la moelle de l'âme) : *Je ne veux plus rien entendre, rien de rien ! Ni la cacophonie du monde, ni l'harmonie entêtante d'un seul rythme qui me renvoie à toute la discordance de ma propre nature !*

Et du coup le rythme perçu augmente la cadence, obligeant l'artiste à tendre davantage l'oreille, voire à écouter. Alors, la découverte qui s'ensuit provoque un émoi innommable : l'artiste, en état de stupeur, constate, avec un effarement sans précédent, le battement de son propre cœur !

l'artiste (épouvantée, en état de catalepsie) : *Je suis la source de cet effroyable vacarme ? Il n'y a donc point de salut même dans l'isolement total loin des foules et de tout le reste ? Et qu'est-ce que cette prétendue rythmique de ma biologie, alors que je ne suis qu'un effondrement qui n'en finit plus de pourrir ! Je suis confinée à la folie, au désespoir perpétuel !*

Et d'une voix encore inexploitée, l'artiste hurle son malheur. Elle pleure, elle crie, de plus en plus fort. Elle rage, elle crache, elle s'arrache les poumons à exprimer la catastrophe de son être. Elle appelle à l'aide. Elle lance des gestes désespérés. Et, dans une excitation presque sexuelle, l'assemblée s'éveille, une foule s'amène, intriguée par cette crise existentielle d'une ampleur inusitée. *L'artiste a retrouvé sa voix ! Et son énergie !* Et les applaudissements fusent, les médias foncent sur le drame, le détaillent en milliards de pixels et autres effets de représentation, et le producteur démultiplie les droits de reproduction. À l'avant-scène, soulevé à bout de bras par l'assemblée, le critique applaudit si fort qu'il réussit à enterrer la manifestation de l'artiste, qui, à bout de souffle, s'effondre, inconsciente, emportant au passage les acclamations dithyrambiques d'une foule en liesse.

Noir.

Un ange passe. Et chante. Une oraison funèbre.

L'artiste flotte dans un bassin rempli de ses propres larmes, yeux ouverts fixant le vide, sans ciller.

Dès lors, on lui répète nuit et jour à quel point on souhaite jouir de son talent.

Encore.

Et encore.